

Guillaume Musso

La fille de Brooklyn

VesalBookshop.com

Roman
XO
EDITIONS

*À Ingrid,
à Nathan.*

VesalBookshop.com

Et elle m'échappa...

VesalBookshop.com

Antibes, mercredi 31 août 2016

À trois semaines de notre mariage, ce long week-end s'annonçait comme une parenthèse précieuse, un moment d'intimité retrouvée sous le soleil de fin d'été de la Côte d'Azur.

La soirée avait bien commencé : une balade sur les remparts de la vieille ville, un verre de merlot en terrasse et un plat de spaghettis aux palourdes dégusté sous les voûtes en pierre de taille de Michelangelo. Nous avions parlé un peu de ton métier, du mien, et de la cérémonie à venir, prévue dans la plus stricte intimité, deux amis pour témoins et mon fils Théo pour nous applaudir.

Sur la route de la corniche, au retour, je conduisais lentement notre cabriolet de location pour que tu profités de la vue sur la côte découpée du cap. Je me souviens parfaitement de ce moment : la clarté de ton regard d'émeraude, ton chignon bohème, ta jupe courte, ton blouson de cuir fin ouvert sur un tee-shirt jaune vif barré du slogan « *Power to the people* ». Dans les virages, en passant les vitesses, je regardais tes jambes dorées, nous échangeions des sourires, tu fredonnais un vieux tube d'Aretha Franklin. Il faisait bon. L'air était tiède et réconfortant. Je me souviens parfaitement de ce moment : les paillettes dans tes yeux, ton visage radieux, tes mèches de cheveux qui volaient au vent, tes doigts fins qui battaient la mesure sur le tableau de bord.

La villa que nous avons louée se situait dans le Domaine des pêcheurs de perles, un élégant lotissement

d'une dizaine de maisons qui surplombait la Méditerranée. Alors que nous remontions l'allée de gravier à travers la pinède embaumée, tu écarquillais les yeux en découvrant le panorama spectaculaire qui nous entourait.

Je me souviens parfaitement de ce moment : la dernière fois où nous avons été heureux.

*

Chant des cigales. Berceuse du ressac. Légère brise diluant la moiteur soyeuse de l'air.

Sur la terrasse qui s'avancait à flanc de rocher, tu avais allumé des bougies parfumées et des photophores censés éloigner les moustiques, j'avais mis un disque de Charlie Haden. Comme dans un roman de Fitzgerald, je m'étais installé derrière le comptoir du bar en plein air où je nous préparais un cocktail. Ton préféré : un Long Island Iced Tea avec beaucoup de glaçons et une rondelle de citron vert.

Je t'avais rarement vue aussi enjouée. On aurait pu passer une bonne soirée. On aurait *dû* passer une bonne soirée. Mais à la place, je me suis enfermé dans une pensée obsessionnelle, une vieille antienne qui me trottait depuis quelque temps dans la tête, mais que j'avais contrôlée jusqu'alors : « Tu sais, Anna, il ne faut pas qu'on ait de secrets l'un pour l'autre. »

Pourquoi la peur de ne pas te connaître *vraiment* rejaillissait-elle justement ce soir ? Était-ce la proximité

de notre mariage ? la crainte de franchir le pas ? la vitesse à laquelle nous avons décidé de nous engager ? Sans doute un mélange de tout cela, auquel s'ajoutait ma propre histoire marquée par la trahison de gens que j'avais cru connaître.

Je t'ai tendu un verre et me suis assis en face de toi.

– Je suis sérieux, Anna : je ne veux pas vivre dans le mensonge.

– Ça tombe bien : moi non plus. Mais ne pas vivre dans le mensonge ne signifie pas n'avoir aucun secret.

– Donc tu l'admetts : tu as des secrets !

– Mais tout le monde a des secrets, Raphaël ! Et c'est très bien comme ça. Nos secrets nous définissent. Ils déterminent une partie de notre identité, de notre histoire, de notre mystère.

– Moi, je n'ai pas de secrets pour toi.

– Eh bien, tu devrais !

Tu étais déçue et en colère. Et moi aussi. Toute la joie et toute la bonne humeur de ce début de soirée s'étaient évaporées.

La conversation aurait pu s'interrompre à cet instant, mais, malgré moi, je suis revenu à la charge, déployant tous les arguments pour arriver à la question qui me hantait :

– Pourquoi tu bottes en touche chaque fois que je t'interroge sur ton passé ?

– Parce que, par définition, le passé est passé. On ne peut plus le changer. Je me suis agacé :

– Le passé éclaire le présent, tu le sais très bien. Qu'est-ce que tu cherches à cacher, bon sang ?

– Je ne te cache rien qui puisse nous menacer. Fais-moi confiance ! Fais-*nous* confiance !

– Arrête avec tes formules toutes faites !

Je venais d'abattre mon poing sur la table, ce qui t'a fait sursauter. Ton beau visage s'est métamorphosé, dans un éventail de nuances allant de la détresse à la peur.

J'étais en colère parce que j'avais besoin d'être rassuré. Je ne te connaissais que depuis six mois et dès notre première rencontre j'avais tout aimé de toi. Mais une partie de ce qui m'avait séduit au début – ton mystère, ta réserve, ta discrétion, ton caractère solitaire – était devenue une source d'angoisse qui me revenait comme un boomerang.

– Pourquoi veux-tu absolument tout gâcher ? m'as-tu demandé avec une grande lassitude dans la voix.

– Tu connais ma vie. J'ai déjà fait des erreurs. Aujourd'hui, je ne peux plus me permettre de me tromper.

Je savais combien je te faisais mal, mais j'avais le sentiment d'être capable de tout entendre, de tout endurer par amour pour toi. Si tu avais quelque chose de douloureux à m'avouer, je voulais te soulager de cette douleur en partageant ton fardeau.

J'aurais dû battre en retraite et laisser tomber, mais la discussion a continué. Et je ne t'ai pas épargnée. Car j'ai bien senti que, cette fois, tu allais me livrer quelque

chose. Alors, j'ai planté mes banderilles, méthodiquement, jusqu'à ce que tu sois suffisamment épuisée pour ne plus te défendre.

– Je ne cherche que la vérité, Anna.

– La vérité ! La vérité ! Tu n'as que ce mot à la bouche, mais est-ce que tu t'es jamais demandé si tu serais capable de la supporter, la vérité ?

Cette passe d'armes instilla le doute dans mon esprit. Je ne te reconnaissais plus. Ton *eye-liner* avait coulé et une flamme que je n'avais jamais vue brillait dans tes yeux.

– Tu veux savoir si j'ai un secret, Raphaël ? La réponse est oui ! Tu veux savoir pourquoi je ne veux pas t'en parler : parce qu'une fois que tu le connaîtras, non seulement tu ne m'aimeras plus, mais encore tu me détesteras.

– Ce n'est pas vrai : je suis capable de tout entendre.

C'est du moins ce dont j'étais persuadé à ce moment-là. Que rien de ce que tu pourrais me révéler ne m'entamerait.

– Non, Raphaël, ça, ce sont des mots ! Des mots comme ceux que tu écris dans tes romans, mais la réalité est plus forte que les mots.

Quelque chose s'était inversé. Une digue avait cédé. À présent, je le voyais bien, toi aussi, tu te demandais ce que j'avais vraiment dans le ventre. Toi aussi, tu voulais savoir. Si tu m'aimais toujours. Si je t'aimais assez. Si la

grenade que tu t'apprêtais à dégoupiller détruirait notre couple.

Alors, tu as fouillé dans ton sac pour en sortir ta tablette tactile. Tu as tapé un mot de passe et ouvert l'application de photos. Lentement, tu as fait défiler les clichés pour trouver celui que tu cherchais. Puis tu m'as regardé bien en face, tu as murmuré quelques mots et tu m'as tendu la tablette. Là, j'ai contemplé le secret que je venais de t'extorquer.

– C'est moi qui ai fait ça, as-tu répété.

Abasourdi, j'ai scruté l'écran en plissant les yeux jusqu'à ce qu'un haut-le-cœur me retourne l'estomac et m'oblige à me détourner. Un frisson a irradié tout mon corps. Mes mains tremblaient, le sang pulsait dans mes tempes. Je m'attendais à tout. Je croyais avoir tout anticipé. Mais je n'avais jamais pensé à ça.

Je me suis mis debout sur mes jambes en coton. Pris de vertiges, j'ai vacillé, mais je me suis fait violence pour sortir du salon d'une démarche ferme.

Mon sac de voyage était resté dans le hall d'entrée. Sans un regard pour toi, je l'ai attrapé et j'ai quitté la maison.

*

Sidération. Chair de poule. Reflux acides dans l'estomac. Gouttes de sueur qui troublaient ma vision.

J'ai claqué la porte du cabriolet et j'ai roulé dans la nuit comme un automate. La colère et l'amertume

ravageaient mes veines. Dans ma tête, tout se bousculait : la violence du cliché, l'incompréhension, la sensation que ma vie s'écroulait.

Au bout de quelques kilomètres, j'aperçus la silhouette compacte et trapue du fort Carré qui se dressait au sommet de son rocher, bien solide, elle, sur ses fortifications, dernière vigie avant de quitter le port.

Non. Je ne pouvais pas partir comme ça. Déjà, je regrettais mon geste. Sous le choc, j'avais perdu mon sang-froid, mais je ne pouvais pas disparaître sans écouter tes explications. J'écrasai la pédale de frein et fis demi-tour au milieu de la chaussée, mordant sur un terre-plein et manquant de percuter un motard qui arrivait en sens inverse.

Il fallait que je te soutienne et que je t'aide à chasser ce cauchemar de ta vie. Il fallait que je sois celui que je m'étais promis d'être, celui qui pourrait comprendre ta douleur, la partager et t'aider à la surmonter. À toute allure, je fis la route en sens inverse : boulevard du Cap, plage des Ondes, port de l'Olivette, batterie du Graillon, puis le chemin étroit qui menait au domaine privé.

Je garai la voiture sous les pins et me précipitai vers la maison dont la porte d'entrée était entrebâillée.

– Anna ! criai-je en m'engouffrant dans le hall.

Dans le salon, il n'y avait personne. Le sol était jonché d'éclats de verre. Une étagère couverte de bibelots y avait été projetée, brisant dans sa chute la table basse en verre soufflé qui avait éclaté en mille

morceaux. Au beau milieu de ce bazar gisait le trousseau de clés que je t'avais offert quelques semaines auparavant.

– Anna !

La grande baie vitrée encadrée de rideaux était ouverte. J'écartai les pans de tissu qui battaient au vent pour revenir sur la terrasse. À nouveau, je criai ton prénom dans le vide. Je composai ton numéro de portable, mais mon appel demeura sans réponse.

Je m'agenouillai et me pris la tête entre les mains. Où étais-tu ? Que s'était-il passé pendant les vingt minutes qu'avait duré mon absence ? Quelle boîte de Pandore venais-je d'ouvrir en remuant le passé ?

J'ai fermé les yeux et j'ai revu quelques bribes de notre vie commune. Six mois de bonheur qui, je le devinai, venaient de s'envoler pour toujours. Des promesses d'avenir, de famille, de bébé qui ne se réaliseraient jamais.

Je m'en voulais.

À quoi bon prétendre que l'on aime quelqu'un si on n'est pas capable de le protéger ?

Premier jour
Apprendre
à disparaître

VesalBookshop.com

1

L'homme de papier

Dès que je ne tiens plus un livre ou que je ne rêve pas d'en écrire un, il me prend un ennui à crier. La vie, enfin, ne me semble tolérable que si on l'escamote.

Gustave FLAUBERT

1.

Jeudi 1^{er} septembre 2016

– Ma femme s'endort tous les soirs avec vous, heureusement, je ne suis pas jaloux !

Ravi de son trait d'esprit, le chauffeur de taxi parisien me lança un clin d'œil appuyé dans le rétroviseur. Il ralentit et mit son clignotant pour attraper la bretelle d'autoroute qui permettait de s'extraire de l'aéroport d'Orly.

– Faut dire qu'elle a le cœur bien accroché. Moi aussi, j'ai lu deux ou trois de vos bouquins, reprit-il en lissant sa moustache. ça se tient côté suspense, mais c'est vraiment trop dur pour moi. Ces meurtres, cette violence... Avec tout le respect que je vous dois, monsieur Barthélémy, je trouve que vous avez une vision malsaine de l'humanité. Si on rencontrait autant de tordus dans la réalité que dans vos romans, on serait mal barrés.

Les yeux rivés à l'écran de mon téléphone, je fis comme si je n'avais pas entendu. La dernière chose dont

j'avais envie ce matin était de discuter de littérature ou de deviser sur l'état du monde.

Il était 8 h 10, j'avais pris le premier avion pour rentrer d'urgence à Paris. Le téléphone d'Anna renvoyait directement à son répondeur. Je lui avais laissé une dizaine de messages, me confondant en excuses, lui faisant part de mon inquiétude et la suppliant de me rappeler.

J'étais désespéré. Jamais nous ne nous étions réellement disputés auparavant.

Je n'avais pas fermé l'œil cette nuit-là, employant tout mon temps à la chercher. J'avais commencé par me rendre au poste de gardiennage du domaine, où le vigile m'avait indiqué que, pendant mon absence, plusieurs véhicules étaient entrés dans le lotissement, dont une berline d'une société de VTC.

– Le chauffeur m'a dit qu'il avait été appelé par Mme Anna Becker, résidente de la villa Les Ondes. J'ai contacté la locataire par l'Interphone et elle m'a confirmé sa commande.

– Comment êtes-vous sûr qu'il s'agissait bien d'un VTC ? avais-je demandé.

– Il avait le badge réglementaire sur son pare-brise.

– Et vous n'avez aucune idée de l'endroit où il a pu la conduire ?

– Comment le saurais-je ?

Le chauffeur avait emmené Anna à l'aéroport. C'est du moins ce que j'avais déduit quelques heures plus tard

en me connectant sur le site Internet d'Air France. En entrant nos références de voyage – c'est moi qui avais acheté nos billets –, j'avais découvert que la passagère Anna Becker avait changé son billet de retour pour attraper le dernier vol Nice-Paris de la journée. Prévue à 21 h 20, la navette n'était partie qu'à 23 h 45 en raison d'une double contrainte : les retards inhérents aux retours de vacances et une panne informatique qui avait cloué au sol tous les vols de la compagnie pendant plus d'une heure.

Cette découverte m'avait un peu rasséréiné. Anna était suffisamment en colère contre moi pour briser une table basse et avancer son retour à Paris, mais, au moins, elle était saine et sauve.

Le taxi quitta l'autoroute et ses tunnels tristes et tagués pour s'engager sur le périphérique. Déjà dense, la circulation ralentit encore porte d'Orléans jusqu'à presque se figer. Les voitures roulaient pare-chocs contre pare-chocs, immobilisées dans les vapeurs noirâtres et huileuses rejetées par les moteurs des camions et des bus. Je remontai ma fenêtre. Oxyde d'azote, particules cancérogènes, concert de klaxons, invectives. PARIS...

Mon premier réflexe avait été de demander au chauffeur de me conduire à Montrouge. Même si, ces dernières semaines, nous avions commencé à vivre ensemble, Anna y avait conservé son appartement, un deux pièces situé dans un immeuble moderne de

l'avenue Aristide-Briand. Elle restait attachée à cet endroit dans lequel elle avait laissé la plus grande partie de ses affaires. J'avais bon espoir que, dans sa colère contre moi, elle y était retournée.

La voiture fit un demi-tour interminable au rondpoint de la Vache-Noire avant de revenir sur ses pas.

– Z'êtes arrivé, monsieur l'écrivain, m'annonça mon chauffeur en s'arrêtant le long du trottoir devant un bâtiment récent, mais sans charme.

Silhouette ronde et tassée, crâne dégarni, regard circonspect et lèvres fines, il avait la voix du personnage de Raoul Volfoni dans *Les Tontons flingueurs*.

– Vous pouvez m'attendre un moment ? demandai-je.

– Pas de problème. Je laisse tourner le compteur.

Je claquai la portière et profitai de la sortie d'un gamin, cartable sur le dos, pour m'engouffrer dans le hall. Comme souvent, l'ascenseur était en panne. Je montai les douze étages sans faire de pause avant de tambouriner à la porte de l'appartement d'Anna, hors d'haleine et les mains sur les genoux. Personne ne me répondit. Je tendis l'oreille, mais ne perçus aucun bruit.

Anna avait abandonné les clés de mon appartement. Si elle n'était pas chez elle, où avait-elle passé la nuit ?

Je sonnai à toutes les portes de l'étage. Le seul voisin qui m'ouvrit ne me fut d'aucun secours. Rien vu, rien entendu : la devise habituelle qui règle la vie en collectivité dans les grands ensembles.

Dépité, je redescendis dans la rue et donnai à Raoul mon adresse à Montparnasse.

– À quand remonte votre dernier roman, monsieur Barthélémy ?

– Trois ans, répondis-je dans un soupir.

– Vous en avez un autre en préparation ?

Je secouai la tête.

– Pas dans les mois qui viennent.

– C'est ma femme qui va être déçue.

Cherchant à mettre fin à la conversation, je le priai d'augmenter le son de sa radio pour écouter les infos.

Branché sur une station populaire, le poste diffusait le flash de 9 heures. En ce jeudi 1^{er} septembre, douze millions d'élèves se préparaient à reprendre le chemin de l'école, François Hollande se félicitait d'un frémissement de la croissance économique, à quelques heures de la fin du mercato, le PSG venait de s'offrir un nouvel avant-centre, tandis qu'aux États-Unis le Parti républicain s'apprêtait à investir son candidat pour les prochaines élections présidentielles...

– Je ne comprends pas bien, insista le taxi. Vous avez *choisi* de vous la couler douce ou vous avez le syndrome de la page blanche ?

– C'est plus compliqué que ça, répondis-je en regardant par la fenêtre.

2.

La vérité, c'était que je n'avais plus écrit la moindre ligne depuis trois ans, car la vie m'avait rattrapé.

Je ne souffrais ni d'un blocage ni d'une panne d'inspiration. Je me racontais des histoires dans ma tête depuis l'âge de six ans et, dès mon adolescence, l'écriture s'était imposée comme le centre de mon existence, le moyen de canaliser mon trop-plein d'imagination. La fiction était une échappatoire. Le billet d'avion le moins cher pour fuir la morosité du quotidien. Pendant des années, elle avait occupé tout mon temps et toutes mes pensées. Chevillé à mon bloc-notes ou à mon ordinateur portable, j'écrivais tout le temps, partout : sur les bancs publics, sur les banquettes des cafés, debout dans le métro. Et lorsque je n'écrivais pas, je pensais à mes personnages, à leurs tourments, à leurs amours. Rien d'autre ne comptait vraiment. La médiocrité du monde réel n'avait que peu de prise sur moi. Toujours en décalage et en retrait de la réalité, j'évoluais dans un monde imaginaire dont j'étais le seul démiurge.

Depuis 2003 – année de la parution de mon premier roman –, j'avais publié un livre par an. Essentiellement des polars et des thrillers. Dans les interviews, j'avais coutume d'affirmer que je travaillais tous les jours sauf à Noël et le jour de mon anniversaire – j'avais piqué cette réponse à Stephen King. Mais, comme lui, c'était un mensonge : je travaillais *aussi* le 25 décembre et je ne voyais aucune raison valable de chômer le jour commémorant ma naissance.

Car j'avais rarement mieux à faire que de m'asseoir devant mon écran pour prendre des nouvelles de mes personnages.

J'adorais mon « métier » et j'étais à l'aise dans cet univers de suspense, de meurtres et de violence. Comme les enfants – souvenez-vous de l'ogre du *Chat botté*, des parents criminels du *Petit Poucet*, du monstre Barbe-Bleue ou du loup du *Petit Chaperon rouge* –, les adultes aiment jouer à se faire peur. Ils ont eux aussi besoin de contes pour exorciser leurs terreurs.

L'engouement des lecteurs pour le polar m'avait fait vivre une décennie fabuleuse au cours de laquelle j'avais intégré la confrérie restreinte des auteurs qui pouvaient vivre de leur plume. Chaque matin, en m'asseyant à ma table de travail, je savais que j'avais cette chance que des gens partout dans le monde attendent la sortie de mon prochain roman.

Mais ce cercle magique du succès et de la création était rompu depuis trois ans à cause d'une femme. Lors d'une tournée de promotion à Londres, mon attachée de presse m'avait présenté Natalie Curtis, une jeune scientifique anglaise aussi douée pour la biologie que pour les affaires. Elle était associée dans une start-up médicale qui développait des lentilles de contact « intelligentes » capables de détecter différentes maladies à partir du taux de glucose contenu dans le liquide oculaire.

Natalie travaillait dix-huit heures par jour. Avec une facilité déconcertante, elle jonglait entre la programmation de logiciels, la supervision d'essais cliniques, la conception de *business plans* et la traversée des fuseaux horaires qui l'emmenait aux quatre coins du monde pour rendre des comptes à de lointains partenaires financiers.

Nous évoluions dans deux mondes différents. J'étais un homme de papier ; elle était une femme digitale. Je gagnais ma vie en inventant des histoires ; elle gagnait la sienne en mettant au point des microprocesseurs aussi fins que les cheveux d'un nourrisson. J'étais le genre de type qui avait étudié le grec au lycée, qui aimait la poésie d'Aragon et écrivait des lettres d'amour au stylo plume. Elle était le genre de fille ultra-connectée qui était chez elle dans le monde froid et sans frontières des hubs d'aéroport.

Même avec le recul, je n'arrivais toujours pas à comprendre ce qui nous avait projetés l'un vers l'autre. Pourquoi, à ce moment précis de nos vies, nous étions-nous fait croire que notre histoire incongrue pouvait avoir un avenir ?

« On aime être ce qu'on n'est pas », a écrit Albert Cohen. Peut-être est-ce pour ça que l'on tombe parfois amoureux de personnes avec qui l'on partage rien. Peut-être ce désir de complémentarité nous laisse-t-il espérer une transformation, une métamorphose. Comme si le contact de l'autre allait faire de nous des êtres plus